

désastres des peuples se conservent pour toujours dans leurs traditions. On ne peut trop insister sur une reflexion si affligeante pour l'humanité. Dans ce long intervalle de paix dont jouit l'Attique, elle produisit, sans doute, des cœurs nobles et généreux, qui se dévouèrent au bien de la patrie; des hommes sages dont les lumières entretenoient l'harmonie dans tous les ordres de l'état: ils sont oubliés, parce qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avoient fait couler des torrens de larmes et de sang, leurs noms auroient triomphé du temps; et, au défaut des historiens, les monumens qu'on leur auroit consacrés, élèveroient encore leurs voix au milieu des places publiques. Faut-il donc écraser les hommes, pour mériter des autels!

Pendant que le calme régnoit dans l'Attique, les autres états n'éprouvoient que des secousses légères et momentanées; les siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui aient jamais existé; Homère, Lycurgue et Aristomène. C'est à Lacédémone et en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers; c'est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère.

HOMÈRE.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie*. De son temps, la poésie étoit fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui font son essence ou sa parure, devenoit de jour en jour plus abondante; la langue brilloit d'images, et se prêtoit d'autant plus aux besoins du poète, qu'elle étoit plus irrégulière**. Deux événemens remarquables, la guerre de Thèbes et celle de Troie, exerçoient les talens: de toutes parts, des chantes, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes¹, dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; déjà venoit d'entrer dans la carrière, cet Hésiode qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui, dans un style plein de douceur et d'harmonie², décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art, qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progrès: il le prit

* Vers l'an 900. avant J. C.

** Voyez la note I, à la fin du volume.

¹ Fabr. bibl. Græc. t. I.

² Dionys. Halic. de compos. verb. sect. 28. t. 5. p. 173. Id. de vet. script. cens. t. 5. p. 419. Quintil. instit. orat. lib. 10. c. 1. p. 629.

dans son développement , et le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta , dit-on , la guerre de Thèbes ¹ ; il composa plusieurs ouvrages , qui l'auroient égalé aux premiers poètes de son temps ; mais l'Iliade et l'Odyssée le mettent au-dessus de tous les poètes qui ont écrit avant et après lui.

Dans le premier de ces poèmes , il a décrit quelques circonstances de la guerre de Troie ; et dans le second , le retour d'Ulysse dans ses états.

Il s'étoit passé , pendant le siège de Troie , un événement qui avoit fixé l'attention : d'Homère. Achille , insulté par Agamemnon , se retira dans son camp : son absence affaiblit l'armée des Grecs , et ranima le courage des Troyens , qui sortirent de leurs murailles , et livrèrent plusieurs combats , où ils furent presque toujours vainqueurs : ils portoient déjà la flamme sur les vaisseaux ennemis , lorsque Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque , et lui fait mordre la poussière : Achille , qui n'avoient pu fléchir les prières des chefs de l'armée , revole au combat , venge la mort de Patrocle par celle du général des Troyens , ordonne les funérailles de son ami , et livre pour une rançon au malheureux Priam , le corps de son fils Hector.

Ces faits , arrivés dans l'espace d'un très-pe-

¹ Herodot lib. 4. c. 32.
Pausan. lib. 9. cap. 9. p.

tit nombre de jours ¹ , étoient une suite de la colère d'Achille contre Agamemnon , et formoient , dans le cours du siège , un épisode qu'on pouvoit en détacher aisément , et qu'Homère choisit pour le sujet de l'Iliade : en le traitant , il s'assujétit à l'ordre historique ; mais , pour donner plus d'éclat à son sujet , il supposa , suivant le système reçu de son temps , que depuis le commencement de la guerre les dieux s'étoient partagés entre les Grecs et les Troyens ; et pour le rendre plus intéressant , il mit les personnes en action : artifice peut-être inconnu jusqu'à lui , qui a donné naissance au genre dramatique ² , et qu'Homère employa dans l'Odyssée , avec le même succès.

On trouve plus d'art et de savoir dans ce dernier poème. Dix ans s'étoient écoulés , depuis qu'Ulysse avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injustes ravisseurs dissipent ses biens ; ils vouloient contraindre son épouse désolée , à contracter un second hymen , et à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. C'est à ce moment que s'ouvre la scène de l'Odyssée. Télémaque , fils d'Ulysse , va dans le continent de la Grèce , interroger Nestor et Ménélas sur le sort de son père. Pendant qu'il est à Lacédémone , Ulysse part de l'île de Calypso , et , après une navigation pénible , il est jeté par la tempête

¹ Du poème épiq. par Bossu. lib. 2. p. 269.

² Plat. in Theat. t. I. p. 152. Id. de rep. lib. 10.

t. 2. p. 598. et 607. Aristot. de poet. cap. 4. t. 2. p. 655.

dans l'île des Phéaciens, voisine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'assembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ses aventures. Ulysse, pressé de satisfaire une cour, où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoient à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a soufferts, et en obtient du secours pour retourner dans ses états: il arrive, il se fait reconnoître à son fils, et prend avec lui des mesures efficaces pour se venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'Odyssée ne dure que quarante jours¹; mais, à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse, de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoissances qu'il avoit lui-même acquises dans ses voyages. Il paroît avoir composé cet ouvrage dans un âge avancé; on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainsi qu'au caractère paisible des personnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du soleil à son couchant².

Quoique Homère se soit proposé sur-tout de plaire à son siècle, il résulte clairement de l'Iliade, que les peuples sont toujours la victime de la division des chefs; et de l'Odyssée,

¹ Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 2. p. 389.

² Longin. de subl. c. 9.

sée, que la prudence, jointe au courage, triomphe tôt ou tard des plus grands obstacles.

L'Iliade et l'Odyssée étoient à peine connues dans la Grèce, lorsque Lycurgue parut en Ionie¹: le génie du poète parla aussitôt au génie du législateur. Lycurgue découvrit des leçons de sagesse, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables²: il copia les deux poèmes, et en enrichit sa patrie. De là ils passèrent chez tous les Grecs: on vit des acteurs, connus sous le nom de Rhapsodes³, en détacher des fragmens, et parcourir la Grèce, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomède; les autres, les adieux d'Andromaque; d'autres, la mort de Patrocle, celle d'Hector, etc⁴.

La réputation d'Homère sembloit s'accroître par la répartition des rôles; mais le tissu de ses poèmes se détruisoit insensiblement; et, comme leurs parties trop séparées risquoient de ne pouvoir plus se réunir à leur tout, Solon défendit à plusieurs Rhapsodes, lorsqu'ils seroient rassemblés, de prendre au hasard, dans les écrits d'Homère, des faits isolés, et leur prescrivit de suivre dans leurs récits, l'ordre qu'avoit observé l'auteur, de manière que l'un reprendroit où l'autre auroit fini.

¹ Allat. de patr. Homer. cap. 5.

² Plut. in Lyc. t. 1. p. 41.

³ Schol. Pind. in nem. od. 2. v. 1.

⁴ Ælian. var. hist. lib. 13. cap. 14. Allat. ibid.

⁵ Laert. in Solon. lib. 1. §. 57.

Ce réglemeut prévenoit un danger, et en laissoit subsister un autre encore plus pressant. Les poèmes d'Homère, livrés à l'enthousiasme et à l'ignorance de ceux qui les chantoient ou les interpretoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche: ils y faisoient des pertes considérables, et se chargeoient de vers étrangers à l'auteur. Pisistrate et Hipparque son fils¹, entreprirent de rétablir le texte dans sa pureté: ils consultèrent des grammairiens habiles; ils promirent des récompenses à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'Iliade et de l'Odyssee; et, après un travail long et pénible, ils exposèrent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grecs, également étonnés de la beauté des plans, et de la richesse des détails. Hipparque ordonna de plus que les vers d'Homère seroient chantés à la fête des Panathénées, dans l'ordre fixé par la loi de Solon².

La postérité, qui ne peut mesurer la gloire des rois et des héros sur leurs actions, croit entendre de loin le bruit qu'ils ont fait dans le monde, et l'annonce avec plus d'éclat aux siècles suivans. Mais la réputation d'un auteur dont les écrits subsistent, est, à chaque génération, à chaque moment, comparée avec les titres qui

¹ Cicet. de orat. lib. 3. cap. 34. t. I. p. 312. Pausan. lib. 7. cap. 26. p. 594. Meurs. in Pisist. cap. 9. et 12. Allat. de patr. Hom.

cap. 5. ² Plat. in Hipparc. t. 2. p. 228. Aelian. var. hist. lib. 8. c. 2. not. Periz. ibid. Lycurg. in Leocr. p. 161.

l'ont établie; et sa gloire doit être le résultat des jugemens successifs que les âges prononcent en sa faveur. Celle d'Homère s'est d'autant plus accrue, qu'on a mieux connu ses ouvrages, et qu'on s'est trouvé plus en état de les apprécier. Les Grecs n'ont jamais été aussi instruits qu'ils le sont aujourd'hui; jamais leur admiration pour lui ne fut si profonde: son nom est dans toutes les bouches, et son portrait devant tous les yeux: plusieurs villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour¹; d'autres lui ont consacré des temples²; les Argiens qui l'invoquent dans leurs cérémonies saintes, envoient tous les ans, dans l'île de Chio, offrir un sacrifice en son honneur³. Ses vers retentissent dans toute la Grèce, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que la jeunesse trouve ses premières instructions⁴; qu'Eschyle⁵, Sophocle⁶, Archiloque, Hérodote, Démosthène⁷, Platon⁸, et les meilleurs auteurs, ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits; que le sculpteur Phidias⁹ et le peintre Eu-

¹ Aul. Gell. lib. 3. cap.

II. Strab. lib. 14. p. 645.

Pausan. lib. 10. c. 24.

² Strab. lib. 14. p. 646.

³ Certam. Homer. et Hesiod.

⁴ Eustath. in Iliad. lib. I.

p. 145. Id. in lib. 2. p. 263.

⁵ Athen. lib. 8. c. 8. p.

347.

⁶ Valken. diatr. in Eurip.

Hippol. p. 92.

⁷ Longin. de subl. cap.

13. Dionys. Halic. epist. ad

Pomp. t. 6. p. 772.

⁸ Panæt. ap. Cicer. tus-

cul. lib. I. cap. 32. t. 2. p.

260.

⁹ Strab. lib. 8. p. 354.

Plut. in Æmil. t. I. p. 270.

Val Max. lib. 3. cap. 7. ex-

tern. n. 48.

phranor¹ ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Quel est donc cet homme qui donne des leçons de politique aux législateurs; qui apprend aux philosophes et aux historiens, l'art d'écrire; aux poètes et aux orateurs, l'art d'émettre; qui fait germer tous les talens², et dont la supériorité est tellement reconnue, qu'on n'est pas plus jaloux de lui, que du soleil qui nous éclaire?

Je sais qu'Homère doit intéresser spécialement sa nation. Les principales maisons de la Grèce, croient découvrir dans ses ouvrages les titres de leur origine; et les différens états, l'époque de leur grandeur. Souvent même son témoignage a suffi pour fixer les anciennes limites de deux peuples voisins³. Mais ce mérite qui pouvoit lui être commun avec quantité d'auteurs oubliés aujourd'hui, ne sauroit produire l'enthousiasme qu'excitent ses poèmes; et il falloit bien d'autres ressorts, pour obtenir parmi les Grecs l'empire de l'esprit.

Je ne suis qu'un Scythe; et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je le vois s'élever et pla-

¹ Eustath. in illad. lib. I. p. 145.

² Dionys. Halic. de compos. verb. t. 5. cap. 16. p. 97. Id. ibid. cap. 24. p. 187.

Quintil. instit. lib. 10. c. 1. p. 628.

³ Eustath. in Homer. t. 2. p. 263.

ner, pour ainsi dire, sur l'univers; lançant de toutes parts ses regards embrasés; recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du cœur humain; et, bientôt riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'au génie; nous entraîner par ces saillies de sentiment, qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde, qui semble l'étendre et l'agrandir: car, ce qui distingue sur-tout Homère, c'est de tout animer¹, et de nous pénétrer sans cesse des mouvemens qui l'agitent; c'est de tout subordonner à la passion principale; de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences; de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Étna, que le vent repousse au fond de l'abyme: c'est d'avoir saisi de grands caractères; d'avoir différencié la puissance, la bravoure, et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par

¹ Arist. de rhetor. lib. 3. c. 11. t. 2. p. 595.

des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux ; je reconnois Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les desirs impatiens, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des yeux¹ ; je reconnois Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la terreur, la discorde, la violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone² : Jupiter et Neptune sont les plus puissans des dieux : mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre³ ; à Jupiter, un clin-d'œil pour ébranler l'Olympe⁴. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomède sont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée Troyenne⁵ ; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois⁶ ; Achille se montre, et elle disparaît⁷.

Ces différences ne sont pas rapprochées dans les livres sacrés des Grecs : car c'est ainsi qu'on peut nommer l'Iliade et l'Odyssée. Le poète avoit posé solidement ses modèles ; il en détachoit au besoin les nuances qui servoient à les distinguer, et les avoit présentes à l'esprit, lors même qu'il donnoit à ses caractères des variations

¹ Hom. Iliad. lib. 14. v. 506.

215.

² Hom. Iliad. lib. 5. v.

738.

³ Id. Odys. lib. 4. v.

⁴ Iliad. lib. 1. v. 530.

⁵ Iliad. lib. 5. v. 605.

⁶ Iliad. lib. 11. v. 565.

⁷ Iliad. lib. 18. v. 228.

momentanées ; parce qu'en effet, l'art seul prête aux caractères une constante unité, et que la nature n'en produit point qui ne se démente jamais dans les différentes circonstances de la vie.

Platon ne trouvoit pas assez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorsque le premier se roule dans la poussière, après la mort de Patrocle, lorsque le second hasarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de son fils¹. Mais, quelle étrange dignité que celle qui étouffe le sentiment ! Pour moi, je loue Homère d'avoir, comme la nature, placé la foiblesse à côté de la force, et l'abyme à côté de l'élévation ; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puissant des rois, et le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les discours outrageans que le poète fait tenir à ses héros, soit dans les assemblées, soit au milieu des combats ; alors j'ai jeté les yeux sur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, sur le peuple qui est toujours enfant, sur les sauvages qui sont toujours peuple ; et j'ai observé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'ostentation, par l'insolence et l'outrage.

J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint dans

¹ Plat. de rep. lib. 3. t. 2. p. 388.

leur simplicité, les mœurs des temps qui l'avoient précédé; j'ai ri de la critique, et j'ai gardé le silence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir dégradé les dieux, je me contente de rapporter la réponse que me fit un jour un Athénien éclairé. Homère, me disoit-il, suivant le système poétique de son temps¹, avoit prêté nos foiblesses aux dieux. Aristophane les a depuis joués sur notre théâtre², et nos pères ont applaudi à cette licence: les plus anciens théologiens ont dit que les hommes et les dieux avoient une commune origine³; et Pindare, presque de nos jours, à tenu le même langage⁴. On n'a donc jamais pensé que ces dieux pussent remplir l'idée que nous avons de la divinité; et en effet, la vraie philosophie admet au-dessus d'eux un Etre suprême, qui leur a confié sa puissance. Les gens instruits l'adorent en secret; les autres adressent leur vœux, et quelquefois leurs plaintes à ceux qui le représentent; et la plupart des poètes sont comme les sujets du roi de Perse, qui se prosternent devant le souverain, et se déchainent contre ses ministres.

Que ceux qui peuvent résister aux beautés d'Homère, s'appesantissent sur ses défauts. Car,

¹ Arist. de poet. cap. 25. 126. etc. Aristoph. in av. t. 2. p. 673. v. 700.

² Aristoph. in nub. v. 617. 4 Pind. in nem. od. 6. in Plut. v. 1120. in ran. etc. v. 1. Schol. ibid.

³ Hesiod. theogon. vers.

pourquoi le dissimuler? Il se repose souvent, et quelquefois il sommeille; mais son repos est comme celui de l'aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ses vastes domaines, tombe, accablé de fatigue, sur une haute montagne; et son sommeil ressemble à celui de Jupiter, qui, suivant Homère lui-même, se réveille en lançant le tonnerre¹.

Quand on voudra juger Homère, non par discussion, mais par sentiment; non sur des règles souvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on se convaincra, sans doute, qu'il mérite le rang que les Grecs lui ont assigné, et qu'il fut le principal ornement des siècles dont je viens d'abrégé l'histoire.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est qu'environ 150 ans après la première Olympiade, que commence, à proprement parler, l'histoire des Athéniens. Aussi ne renferme-t-elle que 300 ans, si on la conduit jusqu'à nos jours; qu'environ 200, si on la termine à la prise d'Athènes. On y voit en des intervalles assez marqués, les commencemens, les progrès et la décadence de leur empire. Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caractères particuliers. Je nommerai le premier, le siècle de Solon, ou des

¹ Hom. Iliad. lib. 15. v. 377.